

LES VACANCES

VOL. I

ROXTON FALLS, P. Q., 3 SEPTEMBRE 1894

NOS 6 & 7

Adieu.

La fin des vacances est arrivée, et avec elle notre feuille cesse de paraître.

En quittant la vie, son devoir est de remercier bien sincèrement ses amis pour leur bienveillant patronage et leurs chaleureux encouragements.

Choyée, dorlotée dès son début ; objet de toutes les tendresses, ses jours se sont écoulés, rapides comme un songe, c'est-à-dire, rapides comme des jours de vacances.

Le souhait que nous a fait monsieur le rédacteur du JOURNAL DE WATERLOO s'est réalisé : nous avons "trouvé légères les épreuves du journalisme."

Tout d'abord, il est vrai, manquant d'organisation, et obligé de faire face, seul, à la composition typographique, à l'impression et à la correspondance, il nous était guère possible de donner à la rédaction tout le soin qu'elle exigeait, et nos loisirs n'ont pas dû être nombreux à de certains jours. Mais aujourd'hui, nous n'en sommes pas plus mal.

Nous regrettons une seule chose, c'est de n'avoir pu nous procurer les accents nécessaires à la langue française. Nous en avons commandé à la meilleure fonderie de caractères de la Puissance, et, chose incompréhensible, ils ne sont pas encore fondus, après deux longs mois.

Nous sera-t-il donné de voir renaître LES VACANCES l'an prochain ? Nous laissons à la Divine Providence le soin d'en décider.

Nous quittons le journalisme pour aller reprendre notre vie d'écolier, depuis quelque temps interrompue.

Adieu !

JOS. TARTE.



**Ce que je vois par la fenêtre de
ma chambre.**

Que la matinée est belle ! Le chaud soleil de juillet dirige vers le zénith son disque brillant, et répand sur la terre des torrents d'une lumière ardente et vivifiante. La campagne ainsi illuminée étale des beautés peu remarquées jusqu'ici ; mais aujourd'hui, en présence d'un si radieux paysage, qui ne se plairait pas à jeter un regard d'admiration sur le gentil coin de terre qu'il m'est donné d'habiter ? En effet quel cadre magnifique entoure notre humble village ! La gigantesque montagne de Belœil, majestueuse et belle, s'élève dans le lointain à une hauteur merveilleuse ; couverte de ses milliers d'arbres, elle projette autour d'elle une teinte triste et sombre, mais qui palit graduellement, jusqu'à ce qu'elle se mêle aux nuances attendries des champs dorés et des prairies en fleur. Plus loin, les bois appuyés aux coteaux, comme une verte ceinture bordent l'horizon accessible à nos regards.

Véritable nid échappé des hauteurs du mont de Belœil, le modeste village de Ste M... est perdu dans ces magnificences. Il occupe peu d'espace dans la vallée ; mais charmant par son site et fier de la nature qui l'entoure, il semble même dédaigner les beautés qu'ajoute l'art. Cependant, jamais il ne m'a paru aussi joli qu'aujourd'hui ; c'est qu'il a revêtu cette mise de fête, cet air de repos et de gaieté qui appartient au dimanche.

Déjà la cloche de l'église a fait entendre un appel aux chrétiens ; elle les sollicite de se rendre à l'effice divin. La foule se presse devant les portes de l'église ; quelques minutes en-

re et c'est l'heure de la messe. Comme elles sont bien employées ces minutes ! Pour quelques-uns, discussions, paris, bons mots ; pour d'autres, rencontres inattendues de parents, d'amis ; partout joyeuse causerie. Les enfants eux, manifestent leur joie par des rires francs et gais, sauts et gambades, enfin le plus bruyamment possible.

Cependant il n'est si gai tableau qui n'ait son ombre. Hélas ! à quelques pas seulement du lieu où tout est activité et bonheur, mes yeux rencontrent, frappant contraste, un champ funéraire où règne le silence le plus lugubre. L'ange de marbre garde l'entrée du cimetière et couvre de ses ailes les victimes de la mort. Des saules-pleureurs penchent leurs branches trainantes au-dessus des terres ; des couronnes d'immortelles disposées ça et là prouvent que le vivant n'oublie pas le mort ; on sent à chaque pas, au contraire, qu'il professe « la religion qui a sa racine dans le cœur de l'homme, » selon l'expression de Ballanche. De temps en temps, des personnes frappées dans leurs affections, se détachent du groupe des causeurs, et viennent faire la conversation muette mais éloquente, avec les personnes que la mort leur a enlevées. — Mère qui venez prier et pleurer sur la tombe d'un fils chéri oh ! que le vide laissé dans votre cœur par la mort de cet enfant bien-aimé doit être grand ! Jeune fille que la mort a rendue orpheline depuis hier seulement, et qui répandez des pleurs si abondants sur la fosse à peine refermée de votre bien-aimée mère, que je sympathise vivement à votre affliction, et comme je supplie le Ciel d'appliquer le baume de la consolation sur une plaie que le temps cicatrise si difficilement.

Mais que cette vue m'est douloureuse

et que ces pensées sont tristes ! Elles le sont vraiment trop, et le lieu qui me les inspire est aussi trop lugubre pour être la dernière étape de l'excursion si charmante que je viens de faire.

Mais que vois-je ? Que brille-t-il d'un si vif éclat dans le lointain ? Ah ! je sais. C'est le dome du Séminaire de St Hyacinthe....Eh bien ! j'aime à le contempler....Je le sens, ceci demande une explication sans retard, sous peine d'exciter certaines suppositions... Je porte donc ainsi mes regards avec amour sur le clocher du Séminaire pour les transmettre par analogie sur celui de mon *Alma Mater*, que je ne puis distinguer d'ici. La vue de cette coupole, en effet, rapporte à mon esprit et à mon cœur les plus douces réminiscences. Je me laisse aller doucement sur l'aile du souvenir vers cette maison que je chéris à de si justes titres ; je me revois avec plaisir au nombre de mes compagnes pensionnaires, étudiant, travaillant, me récréant... Ces souvenirs, il me font revivre des joies de l'an dernier et j'oublie le présent dans les béatitudes du passé.

Cependant, comme tout rêve, celui-ci doit s'évanouir rapidement, car les derniers coups de cloche tintent à mon oreille et m'avertissent de me joindre au peuple pour assister au Saint Sacrifice.

A ceux qui seraient tentés de jeter un regard de dédain sur le village de Ste M....je souhaiterais, en terminant, de pouvoir contempler à loisir *ce que je vois par la fenêtre de ma chambre.*

MADELEINE.

Que les élèves du Séminaire de St Hyacinthe n'oublient pas que la rentrée est fixée au 4 septembre, mardi prochain.

Coup-d'œil sur quelques fables de

La Fontaine.

Je suis à ma fenêtre ; de ma pipe s'échappent de grosses bouffées qui s'envolent et se perdent dans l'espace. Mon livre de fables à la main, je délasse mes esprits fatigués du travail. En effet il n'y a rien de plus agréable que la compagnie de tous ces personnages originaux, que La Fontaine nous dépeint avec tant d'art.

Boileau a bien eu raison de dire que La fable offre à l'esprit mille agréments divers.

Qu'il me soit donc permis, chers lecteurs, de vous faire part du fruit de ma lecture.

III

En premier lieu viennent "le Lion et le Moucheron," vrai petit bijou littéraire. C'est un modèle achevé en fait de description et de coloris. L'action est parfaitement bien conduite ; aucune lenteur dans la narration, suivant ce précepte :

Soyez vif et pressé dans vos narrations.

Cette fable est remarquable par son début vraiment dramatique, où l'on voit éclater l'indignation du roi des animaux contre le moucheron, qui lui a déclaré la guerre :

Va-t-en, vil insecte, excrément de la terre !

Quelle force dans les expressions ! "Un vil insecte, excrément de la terre," oser se soulever contre son souverain ! Quelle audace ! quelle témérité ! Cependant, en dépit du lion, écumant de rage, le moucheron

"du combat se retire avec gloire."

Partout il se proclame vainqueur, étale ses lauriers. Mais voici qu'en route, le victorieux rencontre

L'embuscade d'une araignée.

Suite à la 25me page.

LES VACANCES

Journal hebdomadaire paraissant le jeudi
de chaque semaine, pendant les
mois de juillet et d'août
seulement.

JOS. TARTE, Ecoller.

Rédacteur-Imprimeur-Propriétaire.

COLLABORATEURS

MM. EMILE VINCENT, HECTOR MO-
RIN, CHARLES MINETTE, STANISLAS
LEMAX, ETC., ETC.

ABONNEMENT, - - - 10 CENTIMS

ROXTON FALLS, P. Q., 3 SEPTEMBRE 1894.

Suite de la 23me page.

et demeure

“enseveli dans son triomphe.”

La morale est loin de manquer d'intérêt et de vérité. Chaque jour en amène la preuve. En effet,

Entre nos ennemis,
Les plus à craindre sont souvent les
[plus petits.

Et souvent

Aux plus grands périls tel a pu se
[soustraire,
Qui périt pour la moindre affaire.

|||

Nous voici en compagnie des des
“Animaux malades de la peste.” Mais
soyez sans crainte, vos jours ne sont
point du tout en péril.

“Cet apologue, au dire de Chamfort,
est le plus beau des apologues de La
Fontaine, et de tous les apologues.”
La Fontaine, en effet, s'est surpassé
dans cette œuvre. Encore ici, la description est riche et faite avec pompe, selon ce précepte du Législateur du Parnasse français :

Soyez riche et pompeux dans vos descriptions.
[criptions.

Les caractères des divers personnages sont bien conservés jusqu'à la fin. Le ton et le coloris ne laissent rien à désirer. Voyez quel pompeux début et quelle gradation dans les termes :

Un mal qui répand la terreur,
Mal que le Ciel en sa fureur
Inventa pour punir les crimes de la terre,
La peste.....

Le lion remplit à merveille son rôle d'hypocrite. Ses gémissements, ses aveux déchirants, ses larmes, qu'il répand en abondance.....mais on dirait une véritable comédie !...Et le renard, qui peut mieux que lui, remplir la fonction de flatteur ? Si l'ani-

mal rusé n'est pas surpassé, par malheur, il y en a beaucoup trop de nos jours, qui se font gloire d'être ses imitateurs. Un seul regard jeté sur l'histoire et sur le monde actuel, nous montre une foule de princes mous et efféminés, recevant les basses adulations de ces laches qui ne se soucient guère leur honneur. Aujourd'hui, ils prodiguent leurs sottes louanges à celui-ci, demain ce sera à un autre, selon l'intérêt du moment. A propos de rien, vous les voyez tomber en extase, et s'écrier : *Pulchrè ! Benè ! Rectè !* Ils trépiginent en versant des larmes de joie :

.....Salient, tudent pede terram.

Pour vous, cher lecteur, gardez-vous de ces bassesses ; votre cœur est trop noble pour pouvoir commettre une telle ignominie. Et surtout,

Sachez de l'ami discerner le flatteur ; car le flatteur, c'est un vrai fléau pour les sociétés.

La morale de cette fable nous apprend que presque toujours “misère condamne et richesse absout.”

|||

Voilà ce que j'avais à vous communiquer ce soir. Maintenant, dites-moi, après ce rapide coup-d'œil sur ces trois ou quatre* fables du disciple d'Esopé, n'est-il pas vrai de dire que

Son livre est d'agrément un fertile trésor,
que

Partout il divertit et jamais il ne lasse ?

En effet, rien ne calme l'esprit fatigué, comme lire quelques fables.

*Aimez donc ses écrits, mais d'un amour sincère :
C'est d'avoir profité que de savoir s'y plaire.*

VICTOR.

*Le travail de Victor comprenait quatre fables.

DE L'ÉPREUVE AU BONHEUR

SOUVENIR D'UN ENFANT

MON VILLAGE INONDE.

L'année 18...., qui me donna alors l'âge de quatre ans, est restée inscrite en caractères de deuil dans mes souvenirs et ceux du pays. Le monument élevé dans le cimetière de X*** a la mémoire des victimes de l'inondation qui eut lieu à cette date, en fait foi.—

Les plus vieux habitants regardaient remonter les eaux et secouaient gravement la tête, et de tout côté, on entendait murmurer :

— L'inondation !!! L'inondation !!!

On allait, on venait le cœur saisi d'effroi et de terreur et chacun cherchait à se prémunir contre le péril. Chaque heure, cependant augmentait le torrent liquide, les rives disparurent d'abord, puis l'élément destructeur continuait sa marche, envahit les fermes, donnant à nos yeux le spectacle d'un océan immense et sans rivage. On s'enferma dans la maison, barricadant portes et fenêtres avec les meubles les plus lourds.—

Tous se flattaient de l'idée que l'eau bientôt s'en irait et que si l'espoir était déçu, on pourrait recourir aux canots et aux chaloupes. Vaines espérances : la crue continua sa marche rapide ; portes et fenêtres disparurent, le vent s'éleva furieux, et force fut aux habitants de monter dans la partie supérieure de leur maisonnette.

Là fuite était en ce moment une pensée folle et dangereuse, une pratique impossible et des plus funestes. Soulevée en vagues énormes, l'eau s'élançait à des hauteurs étonnantes sur les demeures et les bâtiments, la fureur des flots les battait avec furie,

plus retombait en clapotant, mêlant son murmure aux mugissements des vents.

De temps en temps, un craquement sinistre se fait entendre sur les parvis des maisonnettes ; ce sont les arbres, les granges, démolies, les meubles de toute espèce qui ont subi le choc du double élément conjuré contre les habitants des îles, qui tournoient dans les flots et frappent les maisons au passage. Pendant ce temps que se passe-t-il dans l'humble chaumière de mes parents dans ce *village inondé*?...

Blottie dans le grenier, entourée de ses enfants et de ses petits trésors, maman priait, encourageait mes frères et mes sœurs, berçait les plus jeunes dans ses bras, tandis que mon père, plongé dans l'eau jusqu'au cou, faisait des efforts continuels pour barricader la porte d'entrée que la violence des flots et des vents ne cessait de rouvrir.

LA NUIT D'ÉPREUVE.

L'orage continuant toujours à sévir, les heures s'écoulaient lentes comme des siècles ; on redoubla de prières, espérant que le vent tomberait, que l'eau baisserait, que le calme et le serein se fassaient, le salut apparaîtrait de quelque manière.

Mais comme si le ciel eut voulu éprouver la confiance de ma mère, sés *Ave Maria* ne recevaient en réponse que le bruit sinistre des maisons s'effondrant ; des granges s'abîmaient et des arbres déracinés. Les regards, inquiets plongés au loin sur la pleine mer, ne découvriraient que ruines, que dégâts, et spectacle plus triste encore, les cadavres de femmes, d'hommes et d'enfants noyés ; des meubles et des animaux entraînés par les flots.

La nuit vint, le vent redoubla sa fureur. Soudain un craquement formidable

se fit entendre tout près de la maison de mon père.

— Mon Dieu, s'écrie ma sœur aînée, c'en est fini..... nous allons périr.....Eh ! bien, s'il le faut, que ce soit tout de suite, car cette anxiété me tue deux fois, puis s'élançant à la fenêtre, elle voulait se précipiter dans les flots.

Ma mère la retint.

— Confiance, dit-elle, courage, Dieu qui nous aime, ne nous abandonnera pas. Allons ! à genoux.....prions....

Puis prenant ses plus jeunes enfants dans ses bras, elle s'agenouilla et adressa au bon Dieu une prière que ses enfants répétaient après elle. Sans doute le cœur de Dieu ne sait pas résister aux prières de cette mère chrétienne, entourée de ces petits anges de pureté....

La nuit arrivait à sa moitié quand lentement le vent s'apaisa quelque peu, mon père se consulta alors avec ma mère, puis ou décida de prendre les canots et de tenter la lutte contre les flots pour se rendre chez mon oncle, asile de sûreté.....Lentement, avec mille précautions et interruptions, on réussit à s'embarquer. Mes sœurs d'abord, mes frères ensuite, puis enfin ma mère qui relevait de maladie, ayant son plus jeune enfant dans les bras et tenant suspendue à sa ceinture la petite cassette, contenant les quelques sous qui faisaient toute sa fortune. Pour moi, assis à ses pieds, je dormais du sommeil calme et paisible de l'enfant qui se sent abrité par le cœur d'une mère.....La traversée fut longue et périlleuse, en avançant dix pas, puis l'eau pénétrant dans l'embarcation, il fallait s'arrêter. — Alors l'homme de service de la famille vidait l'eau qui était entrée dans notre canot à demi

pourri.....Enfin après de longues heures de lutte et d'attente contre le vent et l'eau, notre frêle esquif toucha l'heureux port du salut, puis le cœur joyeux et plein d'actions de grâces, on arriva chez mon oncle.

A. B.

LE JEUNE HOMME DISTINGUÉ

Voyez ce jeune homme de vingt ans, toujours bien mis, avec des manières naturellement élégantes, à la démarche noble et assurée. Il a une haute et belle stature, un front large et élevé, des yeux brillants et vifs sous de larges sourcils. Un doux sourire animant son aimable et blanche figure, lui donne un grand air qui le fait aimer et respecter de tout le monde.

En le voyant, nous nous sentons attirés vers lui, nous voudrions converser avec lui. "On ne peut que gagner en noble compagnie," a-t-on dit.

À table, au réfectoire, comme il est réservé : il n'est pas précipité dans ses mouvements, rien ne le presse d'être servi, il attend son tour, il connaît l'étiquette, le savoir-vivre. C'est un jeune homme distingué.

La religion fait son bonheur ; il accomplit avec joie ses devoirs de chrétien. Entrons avec lui dans l'église. Après avoir religieusement fait sur lui-même un grand signe de croix, il s'agenouille et il prie avec respect et amour ; il ne détourne pas la tête, il est posé, le corps droit, le front légèrement incliné en avant, il est la immobile et ne paraissant pas fatigué ; c'est encore le jeune homme distingué.

Un parterre de suaves répandant de tous côtés leurs suaves parfums, voilà une définition du jeune homme distingué.

LACORDE.

AU CORRESPONDANT B. C.

MON CHER B. C.,

Je viens de lire tes "Quelques pensées sur la fin des vacances." Ce sont des pensées mauvaises que tu as eues là, mon ami, et les avoir exprimées n'est pas une bonne action. Tu as médité de toi-même et calomnié tes condisciples.

Selon toi, l'écolier qui retourne au collège, dit adieu à toutes les joies. "Gare au 4 septembre ! C'est le terme de tous les plaisirs" C'est un "spectre," un "monstre," qui nous saisira et nous dira d'une voix rogue : *Suivez-moi ! Malheur ! il faudra le suivre ! etc., etc.* Tu as eu raison, mon ami, la rentrée est tout cela, pour l'écolier étourdi, indiscipliné, paresseux ; mais pour lui seulement. Quel besoin y avait-il de venir crier aux lecteurs des VACANCES que tu es cet écolier ? C'est conclusion, elle s'impose à tous ceux qui ont lu les angoisses mortelles ou te jette l'approche du 4 septembre. B. C. a médité de B. C.

Mais il y a plus. Tu as calomnié tes condisciples. Tu nous supposes tous pris de la "crainte" et du "tremblement" qui t'agitent, dans "l'attente de l'heure fatale" : voilà la calomnie. Je la repousse, et je tiens à te dire — je crois traduire ici les sentiments du plus grand nombre — que je prendrai la route du Séminaire d'un pas allègre, le cœur joyeux. Je trouve que mon malheur ne sera pas si grand ! Sans doute, bien des yeux se mouilleront ce jour-là. Peut-être serai-je le premier à faire la lippe lorsque je donnerai le baiser d'adieu à ma bonne mère qui se détournera pour me cacher ses larmes. Qui pourrait me le reprocher ! Mais ces larmes sécheront

vite comme la rosée au soleil. C'est que, vois-tu, j'ai mon plan. Une fois rendu, je me propose de ne le céder à personne, ni au jeu, ni à l'étude, ni au dortoir, ni à la chapelle, ni même au réfectoire. Avec ce remède, pris fidèlement, l'ennui, s'il vient roder autour de la place, n'y entrera pas, j'en suis sur. Ah ! ce remède ! si je l'avais toujours employé depuis le commencement de mes études, que de chagrins et de pensums j'aurais évités ! Ami B. C., je t'engage à goûter de mon remède. Tu le peux ; tu le dois. Le veux-tu ? Si oui, tu accourras avec nous tous et et comme nous tous, la gaieté au cœur. Si non, je t'en prie, par pitié pour toi, pour nous, pour nos maîtres, ne te condamne pas à traîner la-bas pendant dix longs mois, la lourde chaîne de tes dégoûts. Reste plutôt dans ton village ; le poète t'y invite dans ces deux vers que j'ai rencontrés au cours d'une lecture que je faisais l'autre jour avec mon bon ami C. :

Si qua sede sedes, et erit tibi commoda
[sedes,
Illa sede sede, nec ab illa sede recede.

Maintenant, cher B. C., je termine en disant comme toi, sauf une légère variante : Lecteurs des VACANCES, attendons le 4 septembre sans "crainte" ni "tremblement" :

Allumons encore la pipe,
Fumons encore du tabac,
Y a pas encore de mal à ça.

Car il est bien à craindre que monsieur le directeur ne nous dise, après le 4 septembre :

N'allumez plus la pipe,
Ne fumez plus d'tabac,
Y a du mal à ça.

AMICUS.

